

MLR 1777

Cinquante-quatrième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1966.

Mes chers confrères,

Mon but, vous le savez, est de vous servir. Si je ne trouve pas toujours à vous apporter des nouvelles réconfortantes, j'essaie de vous expliquer celles qui ne le sont guère. Certaines évidences s'imposent par leur simplicité même. Le Belge se distingue par son mécontentement. Devant l'universalité de ce trait de caractère, les ethnies se fondent et il apparaît nettement défini et fort différent de ses voisins. Cet état sans doute constitutionnel se nourrit de phénomènes saisonniers, tels que la dilapidation des deniers publics ou l'incurie de nos gouvernements. Ce sont là, faut-il le dire, de piètres motifs. Sous le règne de Philippe II, nous participâmes à deux belles banqueroutes organisées par ce puissant monarque et la Révolution française nous révéla l'ingénieux système des assignats. En sommes-nous morts ? La banqueroute prend de nos jours des noms moins brutaux et les assignats sont émis sous forme de billets par la Banque Nationale. Pourquoi, dès lors, dauber sur les ministres ? Dans sa partie, notre P.H. Spaak est une vedette, toujours prête à jouer un solo de trompette dans un concert à dissonances internationales. Je le cite le premier, parce qu'il est des nôtres, si j'ose dire. Un jour, il écrira ces Mémoires que les éditeurs se sont disputés au poids de l'or, et qui lui ouvrirent

d'avance les portes de l'Académie. Si ses collègues cachent en toute modestie des qualités peu apparentes, sont-elles moins réelles pour autant ? Soyons naturellement mécontents, mais évitons les voies dangereuses de la colère. C'est mauvais pour la santé. Comme l'a fort bien dit Lucien Dubech :

« Nous n'avons pas besoin de cri
Puisque nous avons la parole. »

Ce préambule, mes chers confrères, trahit mon embarras. Je viens, en effet, de faire une découverte consternante. Je nous croyais un peuple de poètes. Roger Bodart nous l'a toujours affirmé et qui douterait de sa compétence ? Or, voici que nous arrivent de France des nouvelles incroyables : Environ cent mille personnes y cultivent les muses et disposent de 172 revues pour publier leurs vers ! Au dernier concours national de poésie, organisé par la Maison des Jeunes et de la Culture de Saint-Maur, il y eut 5500 participants, âgés de 10 à 80 ans !

Comme Léonidas aux Thermopyles, nous succombons héroïquement sous le poids du nombre. Et point n'est besoin de remonter aussi haut. Notre propre histoire fourmille d'exemples non moins fâcheux. En l'occurrence, la seule parade efficace, c'est d'opposer la qualité à la quantité. Il faut rendre hommage à ceux qui tiennent en mains nos destinées, car ils ont prévu le coup ! Je pense une fois de plus à Roger Bodart. La meilleure défensive est l'offensive, selon les grands capitaines, et c'est vrai, quelques déboires mis à part. Ayant fait sienne cette formule hardie, Roger Bodart attaque l'ennemi chez lui. Il veut exporter nos poètes et les imposer à Paris. Il s'y répand en personne afin qu'en le voyant on dise : « Voilà la poésie belge ! ». Ce n'est pas tout. Derrière le général il faut des troupes (parfois c'est le contraire, mais ceci relève de la stratégie). Pour promouvoir ce recrutement, il y a les quatre grands prix de 75.000 francs chacun, lesquels sont doublés d'une bourse de travail de 120.000 francs et appuyés d'un achat variant de 500 à 1.000 exemplaires de l'ouvrage couronné. N'est-ce pas beau ? Il faut, évidemment, que ces quatre bénéficiaires annuels soient de haute classe. Pour Roger Bodart, rien n'est plus facile. Il se fie à son instinct. Et le plus fort, il ne se trompe pas. Il l'avoue



sans ambages, avec simplicité, conscient de son flair infailible. Il l'étend même, par exception, à la prose et n'hésite pas à nommer sa fille. J'aime cette noble assurance.

A côté de ces récompenses destinées à découvrir les jeunes, il y a les consécrationes destinées aux aînés. C'est ainsi que nos confrères Marcel Thiry et Jean Tordeur se sont vu attribuer des prix, respectivement de 200.000 et de 75.000 francs, le premier pour l'ensemble de son oeuvre, le second pour son recueil « Le conservateur des charges ». Bravo ! Jean Tordeur siégeait dans le premier jury et non dans le second comme on me l'a rapporté méchamment.

Tout me semble donc fort bien organisé. Nous avons un recrutement à la base, guidé par Roger Bodart, et des consécrationes au sommet, accordées par des jurys sagaces. Ce n'est pas tout. Il reste, en effet, un organisme d'une réelle importance. C'est la commission des achats. J'ignore s'il est d'usage de la solliciter. C'est d'ailleurs inutile tant est grande sa vigilance. Elle sollicite elle-même les ouvrages de nature à l'intéresser. Le verdict se traduit par une commande ou par le silence. D'aucuns s'étonnent de ceci; ils ont tort. Ne pas répondre à un message était considéré jadis comme une goujaterie, mais les moeurs ont évolué. Pour ma part, j'apprécie beaucoup ce silence. Il est discret, parfumé de pudeur. On ne veut faire de mal à personne, mais faire comprendre à moins d'un demi-mot.

Il suffit de lire le titre complet de ce précieux organisme pour saisir : « Commission pour l'achat de livres de valeur littéraire certaine. » C'est tout un programme. Le silence laisse la porte ouverte. Il ne signifie pas que l'ouvrage jugé servirait utilement à faire des cornets de frites. Il dit simplement que sa valeur demeure incertaine.

Incertaine, comme toute chose humaine, comme la vie même de l'homme. Cela remet tout en question et, en vérité, tout peut être remis en question. C'est un stimulant majeur. On pense à ce bon La Fontaine : « Travaillez, prenez de la peine ». J'oserais ajouter même si le fonds manque le plus, car on ne sait jamais. Roger



Bodart donne parfois vingt ans de crédit à un poète pour se faire. Il faut admirer ces hommes armés de certitude qui se refusent à sanctionner ce qui leur paraît discutable. Ils ont nom Jean Remiche, Albert Ayguesparse, Georges Sion, Marcel Thiry, Robert Vivier. On retrouve la plupart sur tous les boulevards où il importe de défendre nos lettres et ils n'ont jamais refusé de payer de leur personne. Il y manque Roger Bodart. Il n'en est plus depuis qu'il est obligé de se montrer à Paris et ailleurs, pour y offrir une image convaincante de nos lettres.

Et, comme dit Pangloss, « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible ».

ROGER AVERMAETE.

L'éclipse, longue ou brève, de P.H. Spaak ne change rien à mon propos. Au lieu d'être mangés à la sauce orange, nous le serons à la sauce verte.